Bordeaux, ô Bordeaux, quelle âme est sans défaut...

Philippe Arbaizar

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/insitu/1046>

DOI : 10.4000/insitu.1046

ISSN : 1630-7305

Éditeur

Ministère de la culture

Référence électronique

Philippe Arbaizar, « Bordeaux, ô Bordeaux, quelle âme est sans défaut... », *In Situ* [En ligne], 1 | 2001, mis en ligne le 24 janvier 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/insitu/1046> ; DOI : 10.4000/insitu.1046

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

In Situ Revues des patrimoines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Bordeaux, ô Bordeaux, quelle âme est sans défaut...

Philippe Arbaizar

Figure 1

The red Lion, Phot. Serge Guilbaut
© Serge Guilbaut, 1967

Figure 2

On prenait quelques photos pour se souvenir... Phot. Serge Guilbaut

© Serge Guilbaut, 1967

- 1 C'était l'année universitaire 1966-1967. Nous formions une masse indistincte, agitée, mouvante dans la salle de cours de l'Institut d'histoire de l'art. Nous sortions du Bac. La salle n'était pas grande, trois ou quatre tables étroites, très allongées entre lesquelles les groupes se répartissaient. Les territoires étaient marqués. Mais, selon la gravitation des désirs, les groupes se faisaient ou se défaisaient. Chacun bricolait ses idées, sa petite histoire. Tout a été bouleversé en 1968. Sans doute une communauté a-t-elle pris conscience d'elle-même au cours de ce mois de mai. Elle allait affirmer des valeurs différentes de celles auxquelles le bon sens, les pesanteurs sociales, les autorités pliaient, génération après génération, la jeunesse turbulente... La province, étouffante, pesait. Elle n'avait guère changé depuis ces *Hauts quartiers* de Paul Gadenne. Mais tout se confond aujourd'hui, avec le recul des années, et les petits arrangements que l'âge a imposés. Ainsi, pour arracher quelques souvenirs à ce passé, me faut-il remonter un courant de plus en plus puissant.
- 2 Je revois Joël traverser le grand couloir où nous attendions d'entrer en cours. Il arrivait d'un pas nonchalant, sa tête ronde émergeait de la pile de livres qu'il tenait dans ses bras, serrés contre sa poitrine. Sans doute n'aimait-il pas les cartables, car je ne lui en ai jamais connus. Seuls des détails infimes comme celui-ci subsistent de cette époque. Quelques gestes, cette affabilité qui le faisait sourire mais en penchant légèrement la tête de côté. Quand bien même était-il en colère, il ne se départait pas d'une courtoisie naturelle. Il lui était impossible d'être grossier, violent, outrancier. Quand il s'emportait, oh ! très modérément, on sentait que c'était toujours contre son gré. Il restait dans la juste mesure. Aujourd'hui, je le perçois pétri par les manières de vivre bordelaises, avec cette patine anglophile propre à Bordeaux. D'ailleurs il parlait anglais avec une certaine aisance. Le Bordeaux que je trouvai en venant du Pays Basque, à la fin des années 60, m'apparut comme une ville close, encerclée dans ses boulevards extérieurs, fermée par des barrières

symboliques, carrefours routiers d'où partaient les routes vers Toulouse, Bayonne... La ville cultivait ce style de vie bien réglé, profondément bourgeois, qui lui donnait son identité, mais elle tenait caché son vrai visage derrière une architecture classique qu'il fallait alors deviner sous une épaisse couche de crasse et d'abondants réaménagements. Tout se dissimulait, la ville fuyait les manifestations trop bruyantes. L'entrée de ses restaurants confortables était discrète, ses spécialités ne voyageaient pas : lamproies et cannelés se consommaient sur place. Bordeaux était alors, pour moi qui la découvrais, un labyrinthe de longues rues droites, bordées d'échoppes basses, en pierre blanche. Peu de Bordelais s'évadaient, la vie de la plupart tournait autour de leur ville ; ils se risquaient simplement dans les alentours où d'agréables villégiatures les attendaient ; la route qui conduisait au bassin d'Arcachon était la voie royale vers le repos, les vacances, le plaisir. Joël disposait d'une maison à Claouey, nom mystérieux, un rien barbare à mes oreilles qui l'ont entendu dans sa bouche pour la première fois.

- 3 Bordeaux et ses plaisirs calmes. Le bordeaux, ce vin, fruit d'une science des sols qui transforme les vigneron en châtelains, produit d'une véritable alchimie qui sublime le travail des paysans mais qui exige aussi beaucoup de ceux qui le boivent : disponibilité du goût, fraîcheur du jugement, éducation des sens. N'en va-t-il pas de même pour l'art ? Sous une désinvolture apparente se cache beaucoup de passion, derrière le dilettantisme se dissimule beaucoup de travail. Et puis, si le vin termine son œuvre dans l'imaginaire du buveur, de façon semblable, l'art trouve sa fin dans le regard de celui qui le contemple.
- 4 L'art était devenu à la fin des années 60 une discipline à part entière ; une licence avait été créée et il était désormais possible d'entreprendre des études d'histoire de l'art et d'archéologie aussitôt son baccalauréat en poche. La discipline avait attendu 1966 pour acquérir son autonomie ; jusqu'à cette date, elle était constituée de certificats qui venaient compléter, pour l'essentiel, un cursus littéraire ou historique. L'Institut d'histoire de l'art était donc resté longtemps réservé à des étudiants aguerris qui s'étaient déjà frottés aux usages universitaires et qui avaient subi la sélection d'une propédeutique. Des agrégatifs poussés par une question du programme, venaient là peaufiner leur préparation. Ils formaient, avant notre arrivée, le gros des troupes. En revanche, des motifs très divers nous avaient conduits dans cette salle de cours. Il y avait bien sûr l'inévitable lot de pulls shetlands et de colliers de perles. Quelques étudiants espéraient devenir artiste, d'autres, plus modestes, professeur de dessin. Il y avait ceux qui rêvaient au musée imaginaire après avoir lu Malraux, quelques-uns, plus prosaïques, attendaient d'ouvrir une boutique d'antiquités. La plupart se trouvaient là en ignorant totalement ce qui se produirait par la suite.
- 5 En revanche, la décision de Joël ne devait rien au hasard. Quand il avait choisi de faire des études d'histoire de l'art, il avait déjà effectué, sans plaisir, plusieurs années de médecine et aspirait à changer de voie ; il ne voulait pas traîner toute sa vie ce regret au cœur. Il avait refusé d'emboîter le pas des médecins ordinaires, amateurs d'art à leurs heures. Sa passion exigeait qu'il s'y consacre à plein temps. Il avait une trop haute idée de l'art pour en faire un passe-temps. Il n'a ensuite jamais regretté d'avoir faussé compagnie à la médecine. Sa passion habitait toujours ce qu'il disait de son métier, des expositions qu'il visitait, des découvertes qu'il pouvait faire. Il s'y était totalement donné. C'était donc un jeune homme déterminé qui s'était inscrit à la licence d'histoire de l'art, alors que nous ne savions trop où cela nous conduirait ; l'ombre du chômage couvrait déjà une part de notre avenir. En optant pour des études aux lendemains très incertains, alors qu'un

avenir confortable se dessinait pour lui par ailleurs, Joël trahissait la vocation bourgeoise de son milieu.

- 6 L'enseignement se déroulait dans la vieille faculté, cours Pasteur. L'histoire de l'art et la philosophie étaient les dernières disciplines à rester encore dans ce vieux bâtiment de la fin du XIX^e. siècle. Maintenant que la majorité des étudiants l'avait abandonné, il donnait l'impression d'une époque passée, d'un luxe démodé. L'ombre remplissait les coins de son immense hall. Entre deux escaliers monumentaux qui menaient aux grands amphithéâtres se dressait le tombeau de Montaigne, auprès duquel il était commode de fixer ses rendez-vous. Le musée des plâtres occupait une partie du rez-de-chaussée ; à travers de grandes verrières on pouvait voir, baignant dans une lumière translucide, les copies des chefs-d'œuvre de la sculpture, notamment antique. Dans les étages supérieurs on accédait à la vieille bibliothèque qui attendait de déménager sur le campus. La poésie du lieu, ses pupitres usés, compensaient sa pauvreté documentaire dans le domaine artistique. Heureusement l'Institut d'histoire de l'art disposait d'une petite bibliothèque. C'est dans sa salle que se déroulaient les cours, volets clos pour permettre les projections. Les lumières s'éteignaient, le vieil appareil qui se trouvait à côté du bureau du professeur commençait à glisser quelques diapositives dans l'appareil ; les reproductions en couleurs étaient l'exception, alors, pour pallier ce défaut, notre professeur, François-Georges Pariset, notait les couleurs à même les planches des livres ; ces indications manuscrites étaient reproduites et on les voyait apparaître à l'écran ; sa fine écriture barrait les différentes parties des tableaux : bleu sur un drapé, rouge sur un manteau et ainsi de suite. On pouvait penser à Magritte.
- 7 Cette question de la couleur est amusante mais elle n'a rien de futile. L'art devait encore être étudié sur le terrain, dans les églises, au musée, au prix de périples en 4 L à travers la région, églises de Saintonge, fresques de Saint-Savin, cathédrale d'Albi... et plus loin, Sicile, Madrid... Cette bande dépenaillée, dans une voiture brinquebalante, partait les week-ends déchiffrer les strates de son histoire. On prenait quelques photos pour se souvenir, on recherchait la fidélité des couleurs à l'original... Aujourd'hui l'aura de l'œuvre s'est envolée, tout est devenu reproductions, catalogues, écrans... Les créations commencent une autre vie dans la mémoire, elles subsistent à travers les mille reproductions qui couvrent le monde... Sans doute entretenait-on encore dans ces années-là le culte de l'œuvre et considérait-on les diapositives comme un vague reflet de la réalité, un substitut qui obligeait à se déplacer. Il fallait aller y voir... Bien des choses dans l'organisation des cours nous semblaient coupées de la vie, mais il y avait la petite musique insistante de nos professeurs. Les notations de François-Georges Pariset sur les reproductions lui permettaient d'improviser et de faire partager ses enthousiasmes. Nos yeux s'écaraillaient devant ce déferlement d'images ; François-Georges Pariset disait qu'il fallait nous former l'œil. On ne savait trop d'où il sortait ces images et on essayait de restituer la trame de ses cours d'une fois sur l'autre. On était ignorant ; on passait beaucoup de temps à copier ou à déchiffrer des livres sévères aux rares vignettes gravées tel ce vieux manuel d'antiquité grecque de Picard. Et ce que nous apprenions servait, en fin de compte, à alimenter d'interminables discussions.
- 8 Sans doute nos professeurs étaient-ils désarçonnés par notre soif de connaissances alliée à tant d'ignorance. Nous, nous arrivions dans cette discipline avec un grand désir de savoir, mais avec une totale liberté par rapport aux usages des lettres et de l'histoire. Nous avions l'impertinence de nos vingt ans, nous ne nous en laissions pas compter. Chaque professeur avait son style, nettement différent. Jean Marcadé, qui brillait du

prestige d'avoir écrit *Roma Amor* et *Eros Kalos*, parlait de la sculpture grecque, de la céramique antique. Sa pensée se développait en grandes volutes qui me fascinaient. C'était merveilleux et on pénétrait un monde différent, on vivait des fictions, des mythologies, on était pris dans un imbroglio, un palimpseste d'histoires. Cela pouvait facilement basculer chez Borges alors que François-Georges Pariset nous aurait plus volontiers entraînés dans les boutiques de marchands d'estampes, dans un conte d'Hoffman...

- 9 Que subsiste-t-il de ce temps ? Peu de choses. Le sentiment que nous avons vécu un moment singulier, un temps de passage. Car ces années ont bien sûr été profondément marquées par mai 68, ces jours où il a semblé que nous frôlions l'Absolu, que l'histoire s'écrivait sous nos yeux ; dans nos têtes et dans nos imaginations nous avons fait table rase de tout, mais en continuant de croire que l'art restait l'essentiel. C'est d'ailleurs autour d'une nouvelle approche de l'art que nos vies ont tourné, l'art et non plus des domaines séparés, la peinture, la sculpture, l'architecture... L'art est devenu le domaine où les questions majeures du temps se posent. L'esthétique a évolué et elle a cessé d'être l'étude du beau, pour se tenir à la pointe de la réflexion philosophique... Tout a changé mais souvent, en repensant à Joël, et à travers lui à ces années d'études, et au-delà à nos professeurs, auprès de qui j'ai contracté une grande dette car ils m'ont transmis une méthode et une exigence, deux armes pour résister aux modes et à la course effrénée qui entraîne l'époque, je sens souffler le même esprit, je devine les mêmes désirs et les mêmes révoltes. Il me semble que cette histoire tourne comme une grande roue autour d'un axe stable.
- 10 Que subsiste-t-il de ce temps ? Tout, en un sens, puisque l'avenir qui s'entrouvrirait alors, a pris un autre visage en se tissant avec le présent du moment. Mais comment se souvenir des mille détails, de la trame des jours, des mille petits désaccords que nous avons connus alors, de la société étriquée et compassée qui nous avait portés et contre laquelle nous avons livré mille et une luttes. Avec du talent, ces années se raconteraient comme un roman de formation. On pourrait là se rappeler ces instants vacillants, l'histoire de l'art désuète qui allait en quelques années subir de grandes transformations. Comment la petite communauté que nous formions à Bordeaux dans ces années là a-t-elle pesé sur ces changements et s'y est-elle dissoute ? C'est un mystère. Quand je repense à ces amis, à leur dispersion, je ne peux m'empêcher de me demander comment s'écrit l'histoire. Puis, je ne peux m'empêcher de craindre qu'elle ne retienne que des faits qui se déroulent loin de l'existence des individus, loin de leur vérité, au-delà d'eux-mêmes.

INDEX

Mots-clés : inventaire général, en ligne, journal, revue électronique, revue numérique, périodique, patrimoine, histoire de l'art

Keywords : on line, electronic journal, ejournal, heritage, history of art, France

AUTEUR

PHILIPPE ARBAIZAR

Conservateur des bibliothèques BnF, Département des estampes et de la photographie, 58 rue de Richelieu 75 002 Paris